

Le topos de la rencontre chez Veiras et Foigny

La scène de la rencontre entre Européens et Utopiens représente un topos — le terme est utilisé ici dans le sens satorien de « configuration narrative récurrente »¹ — qui ne dévoile ses implications stratégiques que lorsqu'il est situé dans son contexte interdiscursif. En nous limitant à deux œuvres de l'époque louis-quatorzienne — notamment aux utopies de Denis Veiras et de Gabriel de Foigny, qui sont des paradigmes du genre au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles, on analysera l'évolution qui conduit ces auteurs à adopter une formule narrative qui redéfinit le topos du contact par rapport à ses occurrences dans les récits viatiques ainsi que dans les utopies antérieures.

Plus précisément, il s'agira de montrer premièrement que la scène narrative de la rencontre avec l'Utopien renverse, point par point et de manière parfois parodique, les présupposés coloniaux du discours de la découverte. Cette évolution soulève la question de la récurrence des topoï et de la signification de ceux-ci dans des contextes génériques distincts. Comme l'observe Jean-Pierre Dubost, la répétition topoïque peut souvent prendre la forme d'une « récurrence innovatrice, qui est un revenir fait d'écarts et un devenir fait d'échos et de jeux de miroirs »².

L'ambition de ce travail est d'explorer, dans un corpus certes limité, la relation entre le topos de la rencontre et son insertion dans une configuration topographique spécifique de l'utopie narrative de l'époque. En effet, aux XVI^e-XVII^e siècles, les récits utopiques débutent, majoritairement, sur un voyage maritime, et ce n'est qu'après la fin du XVIII^e siècle, lorsque les explorateurs auront épuisé les blancs de la carte (fait qui entraîne la résorption dans le réel des terres australes, des royaumes cachés et des îles robinsoniennes) que les voyages fictifs seront réduits soit à l'exploration de l'espace interplanétaire, soit à celle des enclaves temporelles.

¹ Voir, par exemple, Jean-Pierre Dubost, « Topos, répétition et différence », *Topiques, Études Satoriennes*, 2016, p. 1.

² *Ibid.*, p. 5.

Mais avant cette date, la plupart des utopies empruntent l'appareil topique et les conventions du récit viatique traditionnel. En essayant de faire passer leurs récits utopiques pour de véritables relations de voyage, les auteurs de l'âge classique comptent tabler sur le succès de librairie des ceux-ci, tout en débarrassant leurs œuvres de la fâcheuse étiquette de roman. La prose fictionnelle de l'époque classique investit et explore en effet un espace distendu qui reflète le croisement entre des configurations topographiques réelles et un grand nombre de mondes possibles (merveilleux, allégoriques, ou vraisemblables) qui sont le plus souvent le lieu d'articulation de diverses idéologies critiques.

Cependant, les rapports entre utopie et récit de voyage à l'époque classique sont loin d'être simples. De la sorte, au XVII^e siècle, l'essor de la littérature viatique reflète le processus expansionniste s'appuyant notamment sur les « compagnies coloniales » mises en place par Richelieu et qui trouvera son apogée sous Colbert. Sur le plan théorique, cet esprit nouveau trouve son expression dans la philosophie étatiste-mercantiliste qui s'impose au cours du Grand siècle. La longue liste des compagnies commerciales créées à cette époque donne un aperçu de l'émergence du système-monde moderne. Toutes ces entreprises dépendent de l'existence d'une classe marchande, qui — comme Braudel l'a montré en détail dans ses ouvrages³, fonctionne dans une économie de l'information qui est une des conséquences du commerce au loin. Dans ce contexte de la naissance d'un protocapitalisme colonial, la littérature utopique, fondée idéologiquement sur les principes de la communauté des biens, de l'abolition de la monnaie, et du rejet du mercantilisme et de l'individualisme manifeste une inévitable ambivalence par rapport à la tradition du récit viatique dont elle prend l'apparence. Le rapport de l'utopie avec la littérature géographique se décline ainsi sous la forme d'un double mouvement d'appropriation et de démarcation.

Pour ce qui est de l'appropriation des modalités de la littérature viatique, les utopistes de l'époque de Louis XIV en empruntent non seulement des topoï ou la trame narrative,

³ Voir, par exemple, Fernand Braudel, *La Dynamique du capitalisme*, 1985.

mais ils prétendent également, au moyen de diverses stratégies des véridiction⁴, de fournir aux lecteurs de véritables récits de découverte. Comme le rappelle Pierre-François Moreau, «l'Amérique découverte a inauguré, pour les Européens, non seulement de nouveaux horizons, mais aussi de nouveaux genres.»⁵ Cependant, si, d'une certaine manière, le revirement du genre utopique vers la fin du XVII^e siècle en France pourrait être ainsi la conséquence directe de la prolifération des récits de voyage, cela ne veut pas dire pour autant que les utopistes ne font que reproduire les présupposés colonialistes qui forment, faut-il le rappeler, l'arrière-plan idéologique de bien des récits d'exploration à l'époque classique⁶.

Le choix de la localisation des utopies décrites par Veiras et Foigny est le continent austral. La raison principale en est le rétrécissement du monde inconnu, les lieux plausibles où pourrait s'abriter une utopie vraisemblable se réduisant proportionnellement : vers la fin du XVII^e siècle, les choix sont pratiquement limités à la Terre et aux îles de l'hémisphère austral, à certaines zones intercontinentales inconnues ou peu explorées (surtout en Afrique et en Amérique du sud), aux régions polaires et à l'intérieur de la planète. Cette donnée objective permet d'expliquer la prédilection des utopistes, de Foigny à Restif de la Bretonne⁷, pour les terres australes. D'autre part, ce choix permet également de formuler une réponse (polémique, voire parodique) à l'idéologie coloniale qui informe non seulement les récits d'exploration du Nouveau Monde, mais aussi les projets de conquête d'espaces encore inconnus, comme la Terra australis elle-même⁸. En effet, peu après la découverte du Nouveau Monde, l'idée d'une grande masse australe qui reste à découvrir commence à enflammer les imaginations. La conjecture d'un continent inconnu plus grand que l'Europe permet ainsi d'envisager la création d'une colonie australe qui donnerait aux Français l'occasion de prendre en

⁴ Ces stratégies de véridiction constituent un dispositif topoïque à part entière du discours préfaciel romanesque à l'âge classique, comme l'ont montré, entre autres, J. Herman, M. Kozul et N. Kremer dans *Le Roman véritable. Stratégies préfacielles au XVIII^e siècle*, 2008.

⁵ Pierre-François Moreau, *Le récit utopique. Droit naturel et roman de l'Etat*, 1982, p. 102.

⁶ Voir, entre autres, Réal Ouellet, *La relation de voyage en Amérique (XVI^e-XVIII^e siècles). Au carrefour des genres*, 2010.

⁷ Nicolas-Edme Restif de la Bretonne, *La Découverte australe par un homme volant*, 1781.

⁸ Cette étendue hypothétique a reçu de divers noms tout au long de l'époque classique : Terra Australis Ignota, Terra Australis Incognita, le Troisième Monde, Brasiliae Australis, La Australia del Espíritu Santo ou la Grande île de Java.

quelque sorte leur revanche sur les échecs de plusieurs tentatives au Nouveau Monde (notamment en Floride et au Brésil). Ceci pourrait expliquer l'intérêt accru pour l'œuvre de Gonville, après la publication des *Memoires touchant l'établissement d'une mission chrestienne dans le troisieme Monde* de l'abbé Paulmier de Courtonne⁹. Ainsi, au moins jusqu'aux découvertes décisives de Cook, la colonisation du continent austral inconnu est au cœur de plusieurs programmes dans lesquels des attentes à la fois économiques et messianiques sont entées sur un espace largement imaginaire, de La Popelinière au XVI^e qui formule un projet d'évangélisation dès la fin du XVI^e siècle¹⁰ jusqu'à Charles de Brosses qui rédige une *Histoire des Navigations aux Terres australes* dans la deuxième moitié du siècle suivant¹¹.

Par ailleurs, la Terre australe décrite par Foigny et Veiras s'inscrit dans la tradition antique qui débute avec l'hypothèse antique d'un continent antipodal censé faire contrepoids au monde connu. La conjecture australe réinvestit de la sorte la topique complexe du monde renversé qui fait fortune à l'âge classique notamment dans le contexte des voyages dans l'Autre Monde, comme l'a montré, par exemple, Michel Fournier¹². Figurée comme un non-lieu blanc sur les cartes prémodernes, la terre antipodale représente donc un espace ouvert qui permet d'envisager de nouveaux rapports avec des cultures inconnues, rapports qui ne seraient pas de l'ordre de la domination ou de l'exploitation.

⁹ Jean Paulmier de Courtonne, *Memoires touchant l'établissement d'une mission chrestienne dans le troisieme Monde, Autrement appelé, La Terre Australe, Meridionale, Antartique, & Inconnuë. Presentez à Nostre S. Pere le Pape Alexandre VII. Par un Ecclesiastique Originaire de cette mesme Terre*, Paris, Claude Cramoisy, 1663. Voir, pour d'autres renseignements, Margaret Sankey, « Est ou Ouest : le mythe des terres australes en France aux XVII^e et XVIII^e siècles », *L'océan Indien dans les littératures francophones*, 2001.

¹⁰ Henri Lancelot Voisin La Popelinière, *Les Trois Mondes*, Paris, À l'olivier de Pierre L'Huillier, rue Saint-Jacques, 1582. Edition critique par Anne-Marie Beaulieu, Genève, Droz, 1997

¹¹ Charles de Brosses, *Histoire des Navigations aux Terres Australes contenant ce que l'on sçait des mœurs & productions des Contrées découvertes jusqu'à ce jour...*, Paris, Durand, 1756. Plus proche chronologiquement de Veiras et Foigny, Flacourt formule des idées similaires dans *Histoire de la Grande Isle Madagascar*, 1661.

¹² Michel Fournier, « La topique du monde renversé dans le discours pamphlétaire de la première moitié du XVII^e siècle : de monde à l'envers à l'Autre Monde », dans Lucie Desjardins (dir.), *Les figures du monde renversé de la Renaissance aux Lumières*, 2013, p. 112-133.

Le topos de la rencontre dans la littérature viatique

Le choc anthropologique de la rencontre de l'Autre non européen retentit dans la plupart des relations de découverte de l'âge classique, de l'Amérique jusqu'aux îles du Pacifique¹³. Un inventaire de cette topique dépasserait de loin la visée de cet article. Pour ne s'en tenir qu'aux lignes générales, on peut rappeler que la mise en scène du contact avec les populations autochtones est stéréotypée dans la mesure où elle obéit à des contraintes qui reflètent à la fois les conditions objectives de la découverte, les présupposés culturels du voyageur et conventions du genre. Le rituel de la rencontre se prête ainsi à une certaine formalisation sur la base de quelques invariants (surprise, incompréhension réciproque, révélation de la dissymétrie culturelle, nécessité d'un programme de colonisation) qui reviennent dans une grande quantité des récits. Dans ce sens, il s'agit bien d'un topos, c'est-à-dire d'une configuration narrative complexe et structurée qui se présente avec régularité dans les textes qui relèvent du genre viatique¹⁴.

L'entrée en contact se fait rapidement et elle suscite aussi bien l'étonnement des voyageurs que celui des « Sauvages ». Le contraste entre les découvreurs et les Autochtones est immédiatement rendu visible, ces derniers étant généralement nus, pauvres et dépourvus de religion. Les rapports symboliques de pouvoir sont généralement mis en épingle dès le début de la relation, les auteurs s'employant à expliciter la supériorité des Européens sur les peuples autochtones (il va sans dire, ces rapports n'ont pas de lien direct avec l'équilibre réel des forces, ce dernier étant généralement défavorable aux explorateurs). La confrontation donne lieu à des incompréhensions, les échanges étant marqués d'une ambivalence constante. Finalement, les auteurs n'oublient pas d'expliquer que, malgré l'infériorité de ces peuples par rapport à la civilisation

¹³ Voir, pour quelques présentations générales de cette topique, l'ouvrage de Tsvetan Todorov : *La conquête de l'Amérique*, 1982 ainsi que celui d'Anthony Padgen, *The Fall of Natural Man. The American Indian and the Origins of Comparative Ethnology*, 1982.

¹⁴ Comme le montre, par exemple, Jean Sévry, *Un voyage dans la littérature des voyages : la première rencontre*, Harmattan, 2012.

européenne et malgré l'absence supposée d'une religion indigène, les « Sauvages » ont des qualités qui en font des candidats possibles à la conversion¹⁵.

La scène de la rencontre utopique change complètement la donne, notamment en ce qui concerne les rapports des forces en présence. Elle représente, comme on essayera de le montrer, une image renversée du contact avec les Sauvages qui a le rôle de combler un vide dans la littérature du Nouveau Monde : la découverte d'une société policée, supérieure à celles de l'Europe.

La rencontre chez Denis Veiras et Gabriel de Foigny

Œuvre-charnière du corpus utopique, *L'Histoire des Sévarambes*¹⁶ marque la rupture avec l'esthétique allégorique de la Contre-Réforme et inaugure une série textuelle qui s'en démarque notamment par l'adoption des codes du roman véritable. La complexité du dispositif paratextuel de validation, procédé banalisé par la suite, représente, comme le rappelle Atkinson, une recette inédite à l'époque de la publication du texte¹⁷. Le premier volume de *L'Histoire des Sévarambes* (dorénavant abrégé HS) paraît en anglais en 1675¹⁸, est suivi d'un deuxième tome publié en 1679, mais qui ne semble pas être entièrement du cru de Veiras. L'ouvrage bénéficie d'une diffusion rapide dans plusieurs langues européennes : la première édition française, en cinq volumes, voit le jour entre 1677 et

¹⁵ Ce motif se retrouve chez beaucoup de voyageurs; pour ne donner qu'un seul exemple, Pigafetta pense aussi que les Brésiliens n'ont pas de religion, mais qu'ils pourraient être facilement convertis : « Questi popoli facilmente se convertereбbono a la fede di Gesu Cristo » (Voir Antonio Pigafetta, *Relazione del primo viaggio intorno al mondo di Antonio Pigafetta seguita de Roteiro d'un pilota genovese*, 1928, p. 87).

¹⁶ Denis Veiras. *L'histoire des Sévarambes*, éd. A. Rosenberg, Honoré Champion, Paris, 2001 [abrégé HS].

¹⁷ Geoffrey Atkinson, *The Extraordinary Voyage*, op. cit., p. 94 : "In 1675, when this novel of Vairasse was published in England, and in 1677, when it was first published in French, this method of substantiating novels of adventure was distinctly new. It was as new as the story of the palisaded camp on a deserted coast, which will be found in this story but which is generally associated with the Robinson Crusoe of forty years later."

¹⁸ Denis Veiras, *The History of the Sevarites or Sevarambi*, London, Henry Brome, vol. 1, 1675. Le texte des deux premiers volumes publiés en français repose, en partie, sur la traduction de l'édition anglaise.

1679¹⁹ et donne lieu à plusieurs rééditions, dont certaines abrégées, ainsi qu'à des traductions en anglais (1738), en hollandais (1682, 1701), en allemand (1689, 1717, 1783) et en italien (1728).

Dans les pages suivantes, on va traiter en détail l'œuvre de Veiras et on se penchera sur la scène de la rencontre chez Foigny dans la mesure où son utopie s'éloigne du dispositif mis en place dans ce « texte-paradigme » (selon la formule de Jean-Michel Racault²⁰).

L'originalité de Veiras par rapport à ses prédécesseurs est de proposer, non pas un monde allégorique ou satirique, mais un modèle politique à la portée des sociétés modernes, modification des objectifs pragmatiques qui va de pair, selon la formule de Peter Kuon, avec des nouveaux procédés de « médiation fictionnelle »²¹.

« L'avis au lecteur » sur lequel débute le texte de Veiras tisse, entre l'auteur empirique et le lecteur, un réseau d'interventions censées authentifier le discours viatique. La prolixité du dispositif, qui fait intervenir non moins de sept valideurs, annonce l'abondance des complications romanesques qui caractérisent également le récit des découvertes. La préface commence en force, sur une opposition implicite entre le manuscrit présenté et les « imaginations ingénieuses » de Platon, More et Bacon :

Si vous avez lu la République de Platon, l'Utopie de Thomas Morus, ou la Nouvelle Atlantis du chancelier Bacon, qui ne sont que des imaginations ingénieuses de ces auteurs, vous croirez, peut-être, que les relations des pays nouvellement découverts, où l'on trouve quelque chose de merveilleux, sont de ce genre. Je n'ose pas condamner la sage précaution de ceux qui ne croient pas aisément toutes choses, pourvu que la modération la borne; mais ce serait une aussi grande obstination de rejeter, sans examen, ce qui paraît extraordinaire, qu'un manque de jugement, de recevoir pour véritable, tous les contes que l'on fait souvent des pays éloignés. (HS, p. 61)

Le texte ne cite les œuvres utopiques de More, Campanella ou Bacon que pour mieux s'en démarquer, en adoptant une stratégie de validation qui consiste à créer les conditions de ce que la terminologie juridique anglo-saxonne appelle « le doute raisonnable ». Le

¹⁹ Denis Veiras, *L'Histoire des Sévarambes*, Paris, Claude Barbin, vol. 1 et 2, 1677; Étienne Michalet, vol. 3-5, 1678-79

²⁰ Jean-Michel Racault, *L'utopie narrative en France et en Angleterre : 1675-1765*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991

²¹ Peter Kuon, « Brève histoire de l'utopie littéraire », *op. cit.*, p. 22

pacte ainsi établi exige une suspension de l'incroyance de la part du lecteur, exigence justifiée par l'invraisemblance supposée des premiers récits de découverte :

Car ne peut-on pas dire que c'était pas un caprice bien injuste que Virgilius, évêque de Cologne, courut risque de perdre la vie par ordonnance publique, pour avoir dit qu'il y avait des antipodes; [...] Et c'est avec aussi peu de raison, qu'en Angleterre, et ensuite au Portugal, Christophe Colomb passa pour un visionnaire parce qu'il rapportait qu'il y avait des terres vers les parties occidentales de l'Occident. Mais ceux qui depuis ont fait le tour du monde, ont clairement vu que Virgilius avait dit vrai; & la découverte de l'Amérique a justifié la relation de Colomb : de sorte que l'on n'en doute pas aujourd'hui, non plus que des histoires du Pérou, du Mexique, de la Chine, que d'abord on prit pour des romans. (HS, p. 61)

Le préfacier se fait également l'avocat des projets de découverte des terres australes. Cependant, s'il enjoint les princes de financer une telle entreprise, il le fait sans les accents colonialistes que l'on retrouve chez la Popelinière et la Courtonne, car ce qui importe surtout au rédacteur est d'authentifier ses propos.²² Sur le plan stylistique, ce dernier soutient que le texte est écrit « d'une manière si simple » que « personne ne doutera de la vérité de ce qu' [il] contient »; sur le plan du contenu, il veut prouver que l'œuvre a « tous les caractères d'une histoire véritable ». (HS, 63)

Le récit proprement dit de la découverte du pays sévarambe se fait dans le même style piétinant, avec des longueurs qui semblent avoir le rôle de noyer le choc de la découverte dans un flot de péripéties. La rencontre de l'Autre austral est un événement qui présente de multiples retombées éparpillées à travers le récit — d'où l'importance des divers seuils, dont le passage n'assure d'ailleurs que des aperçus progressifs du pays. Cette lenteur n'a pas manqué d'exaspérer certains lecteurs, comme en témoignent les observations de P. Ronzeaud, auteur qui remarque également l'abandon chez Veiras de la structure viatique traditionnelle en faveur d'un autre type de vraisemblance :

Après une longue présentation du voyage entrepris par Siden et son arrivée sur un continent inconnu, après les explorations de son second Maurice et la visite

²² Cependant, il y a une certaine méfiance chez Veiras envers la fiction, v. Pérès, Angélique, « Critique et légitimation du voyage dans les utopies narratives, de Platon à Veiras », *Real and Imaginary Travels 16th-18th C.*, 2014.

du pays de Sporounde, immense antichambre utopienne, l'entrée en pays sévarambe se réalise au bout de 339 pages !²³

Le naufrage du *Dragon d'Or*, parti pour Batavia (l'actuelle Jakarta, capitale de l'Indonésie) avant 1659, et les efforts du capitaine Siden d'établir une microsociété sur cette terre nouvellement découverte, occupent une grande partie du premier volume. Cette partie, qui détaille les difficultés d'établir une forme d'organisation sociale juste (spécialement en ce qui concerne le partage des femmes), semble amorcer la problématique d'un gouvernement utopique, bien que la rencontre avec les Sévarambes se laisse encore attendre. En effet, le premier contact avec les habitants du continent a lieu hors scène; le seul signe qui l'annonce serait le retard de quinze jours du second nommé Maurice, parti en reconnaissance afin d'explorer la baie où a échoué le Dragon d'or et dans l'espoir de découvrir une possible rivière (HS, p. 92-93). Lorsqu'elle revient enfin, la pinasse de Maurice est accompagnée de plusieurs vaisseaux provenant du Sporoumbe. Veiras renverse ici de manière plutôt radicale la topique canonique de la découverte : ce ne sont pas les Européens qui arrivent sur mer à la rencontre des habitants des nouvelles terres, mais ces derniers qui, d'une certaine façon, découvrent les naufragés. Aussi, ce ne sont plus les autochtones qui envoient une ambassade à la rencontre des voyageurs, mais les Européens qui, après s'être assurés que la flotte *sporouï* ne présente pas de danger, reçoivent les visiteurs austraux. Le représentant des Autochtones est d'ailleurs l'antithèse parfaite du « sauvage » tel qu'il apparaît dans la tradition viatique. Loin d'être nu, il est « vêtu d'une robe noire, portant un chapeau sur la tête & un drapeau blanc ». Loin de parler une langue incompréhensible, il manie un « assez bon hollandais » (HS, p. 94, ainsi que l'espagnol, p. 96). Par ailleurs, ses propos ne contiennent aucune ambiguïté menaçante, se contentant de transmettre la bénédiction du Soleil et de son Ministre (*Ibid.*). La scène originale de la rencontre est relatée, en discours direct, par le second qui raconte comment son embarcation s'est fait surprendre par les navires *spouroumbes* qui leur réservent, contrairement aux attentes des Européens, un accueil des plus chaleureux. L'emboîtement narratif permet encore une fois d'atténuer la discontinuité entre l'univers épistémique des Européens et la vision de la *polis* qui soutient le projet sévarambe.

²³ Pierre Ronzeaud, « L'espace dans les utopies littéraires du règne de Louis XIV », *op.cit.*, p. 281.

Aussi, à la différence des Sauvages de la littérature viatique, les autochtones sont polyglottes et bien versés dans la rhétorique baroque la plus conventionnelle :

« Je vous ai déjà protesté, nous dit-il, que vous ne devez rien craindre, je le redis encore & je vous assure que vous n'aurez aucun mal si vous de l'attirez par votre défiance & par votre opiniâtreté » (HS, p. 97).

L'entrée des voyageurs sur la terre australe s'accorde au rythme piétinant qui donne le ton du premier livre de l'*Histoire des Sévarambes*. La découverte de la ville Sporunde coïncide avec la traversée d'une série interminable de seuils, salles, galeries, passages, chambres, portiques, qui ont la fonction de médiatiser, si besoin est, le choc de l'altérité²⁴. Aucune invention descriptive ou ajout de couleur locale ne semble troubler la régulière monotonie du trajet contenu dans ce long relais narratif qui sera d'ailleurs repris deux fois dans le récit propédeutique. En effet, la séquence de la découverte est répétée dans des termes quasi identiques lorsque l'ensemble de l'équipage quitte le camp pour Sporunde, la même succession des seuils étant traversée de nouveau lorsque la narration renoue avec le fil principal.

Sans doute, ce n'est pas sans déception que le lecteur découvre que tous ces passages ne l'ont conduit que dans une espèce de ville-antichambre. En effet, le pays de Spourunde n'est qu'une sorte de périphérie hétérotopique du véritable royaume Sevarambe où l'on a l'habitude d'exiler, pour des raisons eugéniques, les « gens contrefaits » de corps ou d'esprit. Cet arrêt qui permet aux voyageurs d'être initiés graduellement par le guide Sermodas dans la culture des utopiens avant d'arriver au terme de leur incursion a une fonction plutôt lustrale que propitiatoire. La liste interminable de cérémonies et rituels que doivent accomplir les voyageurs avant d'être admis dans la capitale Sevarinde révèle avant tout une dissymétrie civilisationnelle défavorable aux Européens et non une

²⁴ Ainsi, les marins passent « par une porte grande & magnifique » (HS, p. 98), où aboutit un réseau de rues qui s'entrecoupent; de là ils sont conduits dans une maison « dont la porte était très belle », et dont les appartements sont « entourés de galeries fort larges & ayant au milieu un parterre »; de cette cour on les fait passer « dans une grande salle basse »; ensuite, il sont « menés dans une autre salle » où ils dînent; après quoi, on les fait « monter dans une grande chambre » à coucher; le lendemain, ils se dirigent vers un « palais magnifique de figure carré », ils traversent la « porte de ce palais [...] ornée de plusieurs statues de bronze » (HS, p. 99), encadrées par « deux rangs de mousquetaires » et des « hallebardiers en robe rouge, rangés en haie »; de là ils passent « dans une autre cour de marbre noir » pour monter ensuite « dans une grande salle peinte et dorée » et de là, dans « une seconde salle encore plus belle que la première & puis dans une troisième qui les surpassait toutes deux en richesse & en beauté » (HS, p. 100).

quelconque profondeur symbolique ou ésotérique. La véritable entrée dans le royaume se faisant par un tunnel sous-terrain, les marins, victimes de leur culture religieuse, sont effrayés par la métaphore du guide qui dit les mener « en Paradis par le chemin de l'Enfer ». Mais leurs appréhensions sont vaines; malgré son goût pour l'apparence cérémonielle, l'organisation sévarambe ne traduit que le mystère séculier de la société raisonnable, dans laquelle se produit l'assomption de l'individu dans le corps social. Il est cependant utile de remarquer la présence, bien que parodique, du motif de la mort rituelle qui garantirait l'entrée dans le paradis utopique.

Ces caractéristiques montrent que, chez Veiras, le topos viatique de la rencontre est complément déstructuré : les Utopiens sont des anti-Sauvages par excellence et la continuité du récit tend, comme l'a montré R. Démoris, « à abolir la coupure entre le monde habituel et le monde idéal »²⁵.

En ce qui le concerne, dans *La Terre Australe connue* (dorénavant abrégé TAC)²⁶, Foigny réalise la synthèse de deux formes : celle allégorique, héritée des utopies de la Contre-Réforme, et celle du roman véritable, qui avait été déjà employée par Veiras. Le programme narratif a les mêmes objectifs que celui de l'auteur de l'*Histoire des Sévarambes* : rendre plausible le passage du monde européen à celui de l'Utopie. Cependant, à la différence du récit veirassien, le texte de Foigny fonctionne simultanément sur deux plans herméneutiques — littéral et allégorique, ce qui en fait une forme intermédiaire entre l'utopie humaniste et le nouveau sous-genre louis-quatorzien.

Si la médiation narrative se réalise chez Veiras à travers la multiplication des épisodes qui interviennent après la naufrage, le gouffre entre les deux sociétés est comblé chez Foigny par l'intermédiaire des « sas » narratifs externes²⁷, qui ont précisément la fonction d'assurer la jonction entre les territoires séparés de l'Europe et de la Terre Australe. Selon Jean-Michel Racault, la topique du voyage souligne « la rupture spatiale des deux mondes, mais aussi paradoxalement leur continuité »²⁸. Les escales, au Congo

²⁵ René Démoris, *Le roman à la première personne*, 1975, p. 168.

²⁶ Gabriel de Foigny, *La Terre Australe connue*, 1990 [TAC].

²⁷ Jean-Michel Racault, « Place et fonction des “sas” dans le voyage utopique : l'exemple de *La Terre Australe connue* de Gabriel de Foigny », in R. Baccolini, V. Fortunati, *Viaggi in Utopia*, 1993, p. 21-31.

²⁸ *Ibid.*, p. 22

premièrement et, sur le chemin du retour, à Madagascar, ont aussi la fonction d'introduire un troisième terme dans la comparaison : celui des habitants de ces terres sauvages qui sont présentés sans complaisance aucune et avec des accents qui semblent anticiper les thèses de Cornelius de Paaw sur la dégénérescence des « Sauvages »²⁹ :

Ce pays n'est pas habité à moitié près comme le Portugal, & je ne sçais si on doit l'attribuer au peu d'inclination qu'on y remarque pour la génération ou à la difficulté qu'on y voit d'engendrer. Les hommes y sont entièrement nuds, si ce n'est depuis quelques années qu'il s'en trouve quelques-uns qui commencent, à l'imitation des européens, à couvrir ce qu'on appelle honteux. Il est constant que l'abondance de leur contrée les rend négligents, paresseux, simples et stupides. Après les avoir quelque temps considérez, je fus forcé de confesser que notre nature devenoit paresseuse quand elle ne manquoit de rien, et que l'oisiveté la rendoit brute et comme insensible. Je conclus aussi que c'estoit une nécessité que l'homme fut exercé, qu'il prétendît et qu'il aspirât sous peine de devenir pierre, et qu'aussitôt qu'il ne demandoit plus rien il devenoit immobile et sans action. (TAC, p. 36)

La paresse des Congolais contraste avec la violence des habitants de Madagascar, terre « ingrate et mal saine » (TAC, p. 232) qui abrite un peuple sauvage, soumis aux mouvements débridés de la passion et d'une violence extrême. Mais finalement, les deux hypostases du « primitif » se valent, dans la mesure où elles illustrent le même paradigme de la nature déchue. Ceci veut dire que l'Utopie n'est pas seulement le fruit d'une évolution historique divergente, mais elle est également la dépositaire dans une autre version de l'humanité, qui n'aurait pas connu la Chute. En effet, les utopies classiques font preuve d'une persistante méfiance à l'égard du récit canonique de la Genèse : la thèse d'une humanité préadamite est reprise par Gabriel de Foigny qui en fait un usage massif en donnant aux Australiens une constitution d'hermaphrodites, ce qui les aurait soustraits aux conséquences du Pêché originel. Les utopistes sont d'ailleurs curieusement attirés par le débat sur l'origine des habitants du Nouveau Monde. Tyssot de Patot revient à plusieurs reprises, dans *Voyages et aventures de Jaques Massé*, sur les thèses polygéniques, comme, par exemple, lorsqu'il suggère que les femmes non européennes, n'étant pas les descendantes d'Eve, seraient exemptes des douleurs de l'accouchement³⁰.

²⁹ Voir, par exemple, Cornelius de Pauw, *Recherches philosophiques sur les Américains ou mémoires intéressantes pour servir à l'histoire de l'espèce humaine*, Paris, Georges Jacques Decker, 1771.

³⁰ Simon de Patot, *Voyages et aventures de Jaques Massé*, 1993, p. 30-31 « Cent voyages que j'avois lûs, m'assuroient que les femmes en général, qui habitent aux Indes Orientales, dans l'Afrique et dans l'Amérique, aux environs de l'équateur, ne souffrent guères de douleur, lorsqu'il s'agit de mettre une créature humaine au monde... ».

Chez Foigny, le « sas » congolais représente un moment de transition nécessaire qui met en valeur la différence utopienne. La condition d'être accepté dans la société australe est de traverser plusieurs seuils, épreuves qui culminent avec sa « mise à mort » initiatique/christique dans une lutte avec des oiseaux monstrueux (qui, sur le plan allégorique, renvoient au combat contre les passions, *luxuria*) :

Je sus quelque temps après que quelques gardes de la mer virent une partie de ce combat, et que quatre se détachèrent sur une petite chaloupe pour venir reconnoître qui j'étois. Ils me crurent sans vie et me tirèrent dans leur bateau comme un mort qui avoit expiré dans sa victoire. Aussitôt qu'ils reconnurent du mouvement en mon cœur, ils mirent dans ma bouche, dans mon nez, dans mes oreilles et dans les fondements une liqueur qui me fit bientôt ouvrir les yeux, et voir mes bienfaiteurs. Ils me firent boire une sorte d'eau qui me donna, même en la buvant, de nouvelles forces, et qui me réjouit le cœur. Ils me lavèrent le corps d'une eau odoriférante, ils oignirent mes playes, et les bandèrent fort proprement [...] Ils retournèrent à terre d'où nous étions éloignés à peu près de trois heures, où étant, et m'ayant mis sur le bord, ils apportèrent les deux oyseaux à mes pieds avec une espèce de titre, en leur langue, qui portoit « victoire miraculeuse du vainqueur ». (TAC, p. 62-3)

Encore une fois, la scène du contact avec les Australiens renverse le scénario viatique habituel. C'est, en effet, au narrateur d'être nu et dépourvu de ressources langagières : « il fallait que je fusse tout nud », « la démangeaison que j'avais de parler, me fit souvenir de certains mots, que j'avois retenus de Congo, “rim lem” : c'est-à-dire, “je suis votre serviteur”, qu'ils entendirent comme si la force de parler m'étoit revenue, & comme si j'avois dit, “je suis du pays supérieur” » (ibid.) De plus, en terre australe, ce sont les Autochtones qui se trompent sur le sens des paroles de Sadeur, et non vice-versa, comme dans les récits de Colomb et de ses successeurs. Ce n'est d'ailleurs qu'à la faveur d'une série d'heureuses coïncidences que Sadeur est initialement accepté par les Australiens. Mais, malgré sa prédestination miraculeuse — conçu en Amérique, né sur l'océan³¹, hermaphrodite — le héros de Foigny reste un imposteur en Utopie, d'où il sera finalement expulsé, situation qui, sur le plan allégorique, fait allusion à l'irréductibilité de l'altérité australe.

³¹ TAC, p. 19 : « J'ay donc esté conçu dans l'Amérique, et je suis né sur l'océan, présage trop assuré de ce que je devois être un jour. »

Conclusion

Dans les textes analysés, la médiation narrative prend la forme des rites de passage et des seuils – soit physiquement existants, soit uniquement narratifs, que le narrateur doit traverser afin de gagner accès aux terres utopiques. L'importance, dans l'utopie louis-quatorzienne, des volets narratifs d'entrée et de sortie déterminent l'équilibre de la structure en triptyque et constituent une médiation nécessaire entre la société d'origine du narrateur et celle australe. Le naufrage n'est, chez Veiras et Foingy, que la prémisse d'une évolution qui peut culminer (dans *La Terre Australe connue*) avec une sorte de « mort » initiatique ou, du moins, avec son simulacre (chez Veiras qui met en scène une descente parodique aux « enfers »). La prise de contact avec les Australiens doit obéir donc à des rituels qui renversent les rapports de force familiers aux lecteurs des récits de voyage : dans les utopies louis-quatorziennes, c'est, en effet, aux voyageurs européens de prouver, parfois sans succès, leur rationalité. Par ailleurs, comme le montre Peter Kuon³², loin d'être une simple rencontre fortuite, la coïncidence entre le programme d'une république idéale et le récit de voyage remplit un vide laissé par les descriptions ethnographiques détaillant l'exploration du Nouveau Monde : la découverte d'un état policé. Cette visée permet d'expliquer certaines convergences ponctuelles entre les sociétés utopiennes et celles du Nouveau Monde. Le monde sauvage représente, selon Cioranescu, « l'utopie en marche »³³, dans la mesure où leur présence même renvoie à un passé alternatif : tout comme l'Utopie, l'Amérique est le résultat d'une évolution tangente, asymptotique au monde européen. D'autre part, bien des sociétés imaginées tout au long de l'époque classique ont été bâties, si l'on peut dire, avec des morceaux trouvés dans l'inventaire de relations de voyage au Nouveau Monde. Dans la mesure où elles empruntent les topiques et les modalités pragmatiques de validation propres aux récits de voyage, l'utopie s'approprie (tout en l'expropriant), le discours colonialiste de la découverte et les topoï du voyage réel. Plus qu'un subterfuge, l'adoption des codes du récit authentique est un procédé qui traduit un certain désenchantement par rapport aux

³² Peter Kuon : « Brève histoire de l'utopie littéraire », *Eidôlon*, n° 110, 2014.

³³ Alexandre Cioranescu : *L'Avenir du passé. Utopie et littérature*, 1972.

promesses du Nouveau Monde : vers la fin du XVII^e siècle, les révélations de Las Casas ne laissent plus de doute sur les exactions des colons européens aux Indes occidentales. Les utopies louis-quatorziennes constituent ainsi le revers de la *Leyenda negra*, inscrivant dans le réseau interdiscursif du débat sur le Nouveau Monde un supplément qui rompt avec l'idéologie coloniale.

Peter Murvai

ENS de Lyon/York University

BIBLIOGRAPHIE

AGOSTINI, Ludovico, *La Reppublica immaginaria*, [1583-90], éd. L. Firpo, Turin, 1957

ARRIGHI, Giovanni, *The Long Twentieth Century: Money, Power and the Origins of our Times*, Londres, Verso, 1994

ATKINSON, Geoffrey, *La littérature géographique française de la Renaissance. Répertoire bibliographique*, Auguste Picard, Paris, 1927

BOYER, Marc, *Histoire de l'invention du tourisme XVIème-XIXème siècles. Origine et développement du tourisme dans le Sud-Est de la France*, Paris, Éditions de l'Aube, 2000

BRAUDEL, Fernand, *La Dynamique du capitalisme*, Paris, Arthaud, 1985

BROSSES, Charles de, *Histoire des Navigations aux Terres Australes contenant ce que l'on sçait des mœurs & productions des Contrées découvertes jusqu'à ce jour...*, Paris, Durand, 1756

CAMPANELLA, Tommaso, *La Cité du Soleil*, trad. A. Tripet, Paris, Mille et une Nuits, 2000

CIORANESCU, Alexandre, *L'Avenir du passé. Utopie et littérature*, Paris, Gallimard, 1972

DÉMORIS, René, *Le roman à la première personne*, Paris, A. Colin, 1975

DUBOST, Jean-Pierre, « Topos, répétition et différence », *Topiques, Études Satoriennes*, n° 2, 2016, p. 1-13

DUCHET, Michèle, *Anthropologie et Histoire au siècle des lumières. Buffon, Voltaire, Rousseau, Helvétius, Diderot*, François Maspero, Paris, 1971

FLACOURT, Etienne de, *Histoire de la Grande Isle Madagascar, composée par le Sieur de Flacourt, Directeur General de la Compagnie Française de l'Orient, & Commandant pour sa Majesté dans ladite Isle & ès isles adjacentes. Avec une Relation de ce qui s'est passé és années 1655, 1656, & 1657 non encor veüe par la premiere Impression*, A Paris, chez Gervais Clouzier, 1661

FOIGNY, Gabriel de, *La Terre Australe connue*, [1676] éd. P. Ronzeaud, Société des textes français modernes, Paris, 1990

FOURNIER, Michel, « La topique du monde renversé dans le discours pamphlétaire de la première moitié du XVII^e siècle : de monde à l'envers à l'Autre Monde », dans Lucie Desjardins (dir.), *Les figures du monde renversé de la Renaissance aux Lumières. Hommage à Louis van Delft*, Paris, Harmattan, 2013, p. 112-133

HEMAN, J., KOZUL, M., KREMER, N., *Le Roman véritable : stratégies préfacielles au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, SVEC, 2008

KIMEY, Arthur, *Humanist Poetics : Thought, Rhetoric and Fiction in the Sixteenth-Century England*, Amherst, University of Massachusetts, 1987

KUON, Peter, « Brève histoire de l'utopie littéraire » in Peter Kuon, Gérard Peylet (dir.), *Eidôlon*, n°110. *L'utopie entre eutopie et dystopie*, hommage à C.-G. Dubois, Pessac, 2014

LA POPELINIÈRE, Henri Lancelot Voisin, *Les Trois Mondes*, Paris, A l'olivier de Pierre L'Huillier, rue Saint-Jacques, 1582; édition critique par Anne-Marie Beaulieu, Genève, Droz, 1997

LOGAN, George, *The Meaning of More's Utopia*, Princeton, 1983

MAROUBI, Christian, *Utopie et primitivisme. Essai sur l'imaginaire anthropologique à l'âge classique*, Paris, Seuil, 1990

MARTIN, Henri-Jean, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVIIe siècle*, 2 tomes, Librairie Droz, 1969

MOREAU, Pierre-François, *Le récit utopique. Droit naturel et roman de l'Etat*, PUF, Paris, 1982, p. 102

OUELLET, Réal, *La relation de voyage en Amérique (XVIe-XVIIIe siècle). Au carrefour des genres*, Québec, Presses de l'Université Laval/éditions du CIERL, 2010

PAGDEN, Anthony, *The Fall of Natural Man. The American Indian and the Origins of Comparative Ethnology*, Cambridge University Press, 1982

PATOT, Simon de, *Voyages et aventures de Jacques Massé*, éd. A. Rosenberg, Voltaire Foundation, Oxford, 1993

PAULMIER DE COURTONNE, Jean, *Memoires touchant l'établissement d'une mission chrestienne dans le troisieme Monde, Autrement appelé, La Terre Australe, Meridionale, Antartique, & Inconnuë. Presentez à Nostre S. Pere le Pape Alexandre VII. Par un Ecclesiastique Originaire de cette mesme Terre*, Paris, Claude Cramoisy, 1663

PAUW, Cornelius de, *Recherches philosophiques sur les Américains ou mémoires intéressantes pour servir à l'histoire de l'espèce humaine*, Paris, Georges Jacques Decker, 1771

PERÈS, Angélique, « Critique et légitimation du voyage dans les utopies narratives, de Platon à Veiras », in *Real and Imaginary Travels. 16th-18th C.*, PUS, Strassbourg, 2014

PIGAFETTA, Antonio, *Relazione del primo viaggio intorno al mondo di Antonio Pigafetta seguita de Roteiro d'un pilota genovese*, éd. C. Manfroni, Milano, Ed. Alpes, 1928

RACAULT, Jean-Michel, « Place et fonction des "sas" dans le voyage utopique : l'exemple de La Terre Australe connue de Gabriel de Foigny », in R. Baccolini, V. Fortunati, *Viaggi in Utopia*, Ravenna, Longo Editore, 1993, p. 21-31

RACAULT, Jean-Michel, *L'utopie narrative en France et en Angleterre : 1675-1765*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991

Restif de la Bretonne, Nicolas-Edme, *La Découverte australe par un homme volant, ou le Dédale français, nouvelle très philosophique, suivie de la lettre d'un singe*, imprimé à Leïpsick et se trouve à Paris, 1781

RICHARDERIE, Boucher de. *Bibliothèque universelle des voyages*, ou Notice complète et raisonnée de tous les Voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde, publiés tant en langue française qu'en langues étrangères, classés par ordre de pays dans leur série chronologique; avec des extraits plus ou moins rapides des Voyages les plus estimés de chaque pays, et des jugements motivés sur les Relations anciennes qui ont le plus de célébrité, Tome VI, Treuttel et Würtz, 1808

ROCHE, Daniel. « Les livres de voyage à l'époque moderne, XVI^e-XVIII^e siècles », *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, 2006, n° 22, p. 5-13

ROCHE, Daniel. *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Fayard, 2003

RONZEAUD, Pierre. « L'espace dans les utopies littéraires du règne de Louis XIV », in *Études littéraires*, vol. 34, n° 1-2, 2002

SANKEY, Margaret, « Est ou Ouest : le mythe des terres australes en France aux XVII^e et XVIII^e siècles », *L'océan Indien dans les littératures francophones*, sous la direction de Kumari R. Issur et Vinesh Y. Hookoomsing, Paris, Éd. Karthala, 2001

The Cambridge History of Renaissance Philosophy, ed. Charles Schmitt and Quentin Skinner, Cambridge U.P., 1988

TODOROV, Tsvetan. *La conquête de l'Amérique*, Paris, Seuil, 1982

VEIRAS, Denis. *L'histoire des Sévarambes*, éd. A. Rosenberg, Honoré Champion, Paris, 2001

